

Mémoires de mers et échopoétique des abysses

Athane Adrahane
Écrivaine, Belgium
athaneadrahane@gmail.com

DOI: <https://doi.org/10.37536/ECOZONA.2026.17.1.5907>

© All rights reserved

Au début de mon emménagement dans les montagnes du Mont Ventoux où j'ai habité pendant une belle partie de ma vie, je fus interpellée par le fait que les chaumières où me menaient mes pas abritaient, chacune à leur manière, une pierre qui scintillait comme un mystérieux trésor. Il y avait là comme un emblème témoignant d'une appartenance commune au lieu. J'étais magnétisée par l'allure en spirale, la forme d'oreille, ou d'embryon que revêtait cette pierre. J'appris alors que ce précieux joyau était une pierre fossile, que l'on nomme une ammonite, du nom d'une sous-classe éteinte des mollusques céphalopodes datant du Crétacé. À cette explication, se joignaient moult anecdotes : celle du moment de la rencontre avec la roche fossile, la personne qui l'avait offerte, la manière dont elle fut acheminée dans le logis. Monde animal, humain, marin, minéral faisait récit commun. Mais que faisait un animal marin en haut d'une montagne ? "Avant, ici, il y avait la mer," disaient simplement les anciens. Des explications géologiques me furent fournies par des géologues de passage ou encore par des livres. Il y avait donc eu la mer tout "autour de nous" (Rachel Carson) et puis ses retraits, ses retours. Les diverses crises tectoniques, les distensions et les compressions pyrénéo-alpines avaient fait du Mont Ventoux, celui qu'il est. Mon imaginaire commençait à crépiter : le Mont Ventoux avait été une île pendant des millions d'années. Les montagnes étaient vivantes. Elles se pliaient, se compressaient, se couchaient, se soulevaient, dansaient. Je me mis à rêver de rencontrer cette pierre philosophaie dotée de ce mystérieux pouvoir consistant à nous ouvrir à un temps fait de diverses temporalités. Au fil des balades avec mes chiens, mes sens étaient aux aguets de ces oreilles de la mer, de ces spectres des faunes marines. Le phénomène des brumes de montagne rendait l'imaginaire bien tangible, les nuages mirageaient des vagues. Dans ces silences de profondes altitudes, des hallucinations auditives pouvaient prendre place. Dans ma poésie polyphonique s'invitaient les échos du Crétacé, le chant de Téthys, les fantômes des animaux disparus ou bien présents, mais qui échappent à notre visibilité : nous sommes le murmure de la mer, ses empreintes, les textes dont tes mains ont oublié le chemin. Nous sommes les tambourinaires des abysses, les battements primordiaux à l'origine de la vie sur terre, le roulement des vagues, les aspirations de la lune. Nous sommes les présences animales qui remontent du fin fond des âges, celles que tu redoutes quand elles écrivent la partition de la nuit, celles dont le silence vous fossilisera si vous ne changez pas.

Je me souviens de ma première rencontre avec l'animal marin lithique, sur la montagne de Geine, montagne qui fait face au versant nord du Mont Ventoux et qui a abrité ma tanière de pierre. La joie immense qui s'ouvrit alors en moi, une joie à dimension d'océan, en cela qu'en un fragment de lumière l'invisible devint visible. Spontanément, j'ai posé la pierre contre mon oreille, comme on le fait avec un coquillage. Toutes les ammonites échopoétisent, murmure quelquefois le mistral, mais qu'entendre par *échopoétiser* ? Au contact d'un monde, qu'il soit humain, animal, végétal, minéral, ou marin, des mouvements se communiquent à nos corps qui changent la tessiture de nos pensées. Des échos de ce monde affleurent en nous, des images se fabriquent à la jonction du monde perçu et de celui qui perçoit. Parmi ces affleurements, au contact de cette roche, il y avait ceux de l'enfance de la Terre, mais aussi ceux des Terres de l'enfance. Si ma vie m'avait conduite à habiter la moyenne montagne, j'avais toujours rêvé d'habiter à regard de mer. Enfant, le langage verbal ne fut pas pour moi affaire simple, il ne l'est toujours pas. Les mots et les choses parfois *sangmèlent*. Je veux dire par là que ceux-ci mêlent leurs sangs, leurs sèves, leurs eaux salines, iodées, soufrées. Prenons le mot "mer," par exemple. Lorsque ma mère ne put mener à bien sa tâche de faire de son enfant un être à protéger, les Mers du Nord et de la Méditerranée prirent le relais. La mer me prenait dans ses bras liquides, son corps englobant me rassurait. Les vagues me faisaient rire, leur musique calmait mon anxiété, apaisait mes chagrins d'enfant. Mon frère affirmait que je ne faisais pas partie de la famille. D'où venais-je, alors ? Avais-je été rapportée par une vague, un goéland, la lave d'un volcan ? Nous avons tous besoin d'une appartenance. Je tenais serrée contre mon cœur cette certitude : Je fais partie d'un battement vital plus profond que celui de ma temporalité humaine. Du monde bleu salin, je suis l'enfant légitime. Alors vous comprendrez que lorsqu'il fallait écrire le mot "mer," je ne savais pas s'il fallait mettre sur la lettre "e" un accent grave. Je fus souvent grondée pour cette erreur.

Une vague nommée Rachel Carson me rapporte que nous venons des tréfonds et qu'au commencement était la nuit. On a tous l'océan enspirale en nous. Il ne me fallut pas attendre que l'on m'explique que nos ancêtres protozoaires étaient sortis de l'eau, il y a des millions d'années. Très tôt pour moi, il était évident que la mer faisait partie de nos parentèles, de cette famille non pas élargie mais profondément intime et que cette mer (mère), tous les enfants de la Terre l'avaient en commun. C'est cette leçon que me rappela mon amie l'ammonite, ravivant en ces terres sèches de Provence la mémoire de mes généalogies. Dans les terres peu anthropisées que sont les milieux ruraux de la région du Ventoux, la sensation de solitude est courante et de ce fait, il n'est pas rare qu'une humaine isolée se mette à discuter avec les rochers. C'est ainsi que je me mis de plus en plus à fréquenter cette *nouv-i-elle* amie.

Une autre leçon importante me fut ainsi délivrée alors que je lui confiais que du fait de mes troubles orthographiques, l'entité ou le mot mère plongeait mon imagination dans une autre dimension que celle de la joie des scintillements azurés, que Mer (ou Mère) m'évoquait une zone terriblement froide, peu accueillante, plutôt inquiétante. La pierre fossile alors me conta qu'en des contrées encore plus profondes

que ses propres zones d'habitation, en terres d'abysses, la seule source de lumière est la bioluminescence, cette lumière produite par certains corps faunistiques du fait d'un contact chimique. Dès lors en ces lieux, il convient de se diriger au fil d'une communication différente avec son entour, de se fier aux autres sens que ceux de la vision organique et de l'éclairage uniformisant. Cela peut nous être utile dans les temps troubles que nous vivons. Quand la nuit noire s'installe en plein jour, que la visibilité est restreinte, et le naufrage le seul horizon, à l'instar de ce qu'il nous arrive d'éprouver avec les désastres socioécologiques en cours ou lorsque nos écologies intimes sont perturbées, il est précieux de s'exercer à devenir soi-même luciole et aussi d'apprendre à capter les lucioles autour de nous, ces petites lueurs émises par des situations écologiques qui font sens. Il s'agirait dès lors de mouvoir nos corps autrement que dans l'attente de grands événements idéels, des lendemains qui enfin chanteraient et où la planète serait "sauvée." Nous pourrions notamment orienter nos gestuelles au fil de petits mais non moins puissants événements qui enchantent au présent, c'est-à-dire redonnent souffle, présence au monde et puissance à agir, là où nos corps sont quelquefois anesthésiés, écrasés par l'ampleur de la catastrophe. Je me souvins, alors, de l'une de ces nuits sans lueurs, celle qu'installa dans les lagons de l'île Maurice la marée noire provoquée par le naufrage du Wakashio, lors de l'été 2020. Oui, je me souvins alors parfaitement de la vision de ces lucioles scintillantes qui avaient pris corps en ces femmes et ces hommes s'organisant pour rendre la couleur bleue à leur lagon et freiner l'avancée de ce cauchemar qui habillait de fioul la faune marine.

À propos de souffles pourvoyeurs de vie, l'ancienne messagère des peuples de l'eau, communiqua à mes pensées encore ceci : entre 700 et 4000 mètres sous les mers en zones fortement volcaniques, se trouvent les fumeurs noirs, ces monts hydrothermaux à l'origine, pour certains, de la vie sur terre. Et à proximité de ces souffleurs de panaches de soufre, à même ce milieu hostile, contre toute attente, la vie est abondante. Échopoétiser à dimension d'abysses demande donc d'enquêter sur ce qui se trouve sous la ligne du visible, à même l'obscur. Le problème est bien là. La tendance de la perception est de s'arrêter à ce qui est immédiatement visible, aux portes de la vie. Ce que l'on ne voit pas n'existe pas. Et c'est pourquoi, en ce qui concerne les mers et les océans, dès lors que l'essentiel de la biodiversité se trouve sous la ligne du visible, on se permet de traiter ces milieux comme s'il n'y avait rien dont il faille prendre soin. La perception est donc à affûter. Voir avec les yeux, mais aussi avec ces parentèles marines logées dans les mémoires des corps et des cœurs ! Développer nos sonars et nous orienter en fonction de nos chants, qu'ils soient de plainte ou d'enchantement, au rythme de nos (é)cri(t)s, qu'ils soient de joie ou de rage ! L'art, les récits littéraires, philosophiques ont un rôle essentiel à jouer dans l'élargissement de la sensibilité, le déplacement des façons de percevoir. Donna Haraway, dans *Vivre avec le trouble*, nous invite à penser de manière tentaculaire, loin des dualismes, en eau trouble où s'emberlificotent humains et non-humains, présents et disparus. Marcel Moreau établit un lien de filiation entre son écriture et les milieux abyssaux à l'origine des fulgurances de vie. Par le verbe, il ausculte les fonds de corps,

ses zones abyssales, et à l'instar des contrées où s'activent les fumeurs noirs, les pulsions obscures s'y transforment en instincts éclairés. L'écriture de Véronique Bergen s'aventure également sous la ligne des flots et met en lumière les paroles des silencieuses, des invisibilisées qui disparaissent dans une indifférence généralisée. Dans son livre *Écume*, une connexion magnétique opère entre le monde des cétacés et celui d'Anaïs, voix humanimale du récit. Les deux mondes ayant à se frayer un chemin au sein d'écologies perturbées. Les deux mondes ayant en commun de devoir échapper à la prédation humaine, à la violence d'un ogre. Celles qui sont coutumières des milieux inhospitaliers, pour qui chaque jour est une tentative renouvelée de respirer en eau trouble, et qui ont dû batailler pour transformer leurs cris en notes phares, sont de précieuses guides, tant les lucioles qu'elles ont dû forger pour rester vivantes ont dû faire l'épreuve de l'adversité. Ce livre-vortex, chant d'amour pour les mondes de l'océan, en déstabilisant les grilles de lecture usuelles, a pour effet de déplacer le regard dans l'œil du cyclone, dans le ventre d'une retrouvaille avec des profondeurs abyssales où malgré le noir, fulgure l'espoir que même dans les *amnios* inhospitaliers, la vie peut lumineusement résurger.

Les gorges de la montagne étaient sèches. On guettait le ciel. On redoutait le feu. On se tenait au chevet des sources, remerciant chacune de leurs expressions, mais aussi craignant que le don de leurs précieuses paroles n'ait raison de leurs souffles vitaux. Les animaux déambulaient comme des spectres à proximité des habitations en quête d'un inespéré breuvage désaltérant les corps. Au diapason du corps de la montagne, mon corps lui aussi ralentissait afin de préserver sa part d'eau. L'eau, la grande absente que tout appelait, devint l'omniprésente des désirs. Dans mes rêves nocturnes, mon corps reconstituait ses mémoires aqueuses. Cela se traduisait par la fabrique d'images où les collines devenaient de belles ondulations marines. La montagne retrouvait l'univers de son enfance. Les rêves diurnes n'étaient pas en reste. J'avais pour habitude de me promener selon une carte géo-affective. Mes haltes se faisaient notamment là où se trouvaient, enspirales dans la roche, les ammonites, messagères de la mer. Ces lieux m'avaient été révélés par mon compagnon canin ou plutôt par son absence physique. Mon chien, un esprit de feu, qui ayant un jour nargué l'esprit de l'eau et ayant manqué de se noyer, trouvait en la proximité de l'élément aqueux soulagement à ses orages. Mon chien, animal désormais disparu, faisant aujourd'hui corps avec la montagne de Geine. Vivifier sa mémoire, c'était être en ces lieux où il aimait méditer ou se livrer avec son frère à une danse aux allures de spirale. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris peu après sa mort, qu'en ces lieux qu'il affectionnait tant, tout un peuple d'ammonites se trouvait lové. Par quelle intelligence du corps avait-il flairé cette concentration d'énergie tellurique, ces compressions, retournements et plissements extraordinaires des montagnes ? Par quelles intelligences du corps m'étais-je mise à voir ces affleurements, ces textes du passé marin qui jusque-là m'étaient restés invisibles. Lorsqu'un être "disparaît," on se met à guetter les signes qui rendraient présent celui qui n'est plus. C'est avec les yeux de mes parentèles animales que je m'étais mise à lire le paysage. En ces lieux où il avait laissé son empreinte, il arrivait que mes yeux soient à fleur d'eau. Mais les

larmes, vous savez, ce n'est pas forcément triste, c'est parfois juste une manière de reconstituer l'océan en nous ou d'hydrater la terre. De ma main, je caressais ces animaux d'un autre âge et se réanimaient les récits d'une mer ancienne, parente invisible dont humains et non-humains ont un héritage en commun. Le toucher de ces animaux-roches insistait pour me chanter l'importance de l'eau là où son absence, ici et maintenant, en ces terres si sèches de Provence, se faisait criante. Elle amplifiait la conscience de la dimension exceptionnelle du cycle de l'eau, ce va-et-vient de la mer à l'atmosphère, de l'atmosphère à la terre et puis de la terre à la mer, selon un rythme recommencé inlassablement. Si cette ambassadrice du peuple de l'eau parlait des faunes éteintes, elle louait aussi cette danse du renouveau, ce chant de régénération fait d'une respiration continue que l'on ne s'approprie pas, qui ne s'arrête pas à un être, nous traverse toutes et tous. Elle me parla des sources et des rivières, de la manière dont elles chantaient dans le corps des bêtes et des plantes qui en étaient les intimes. Voici quelques mouvements de ce que m'échopoétisait l'ammonite. Quelles leçons ! Quels cadeaux ! Quel récit lui faire en retour pour lui témoigner ma gratitude ? Il y eut alors ce présent. J'inspirais l'aube. Mon corps se colorait de ce rose orangé qui habillait les crêtes du Mont Ventoux caressées par les rayons du soleil levant. J'inspirai les vagues de brumes entrelacées aux mélodies du petit torrent qui ne chantait plus que par goutte. Mon ventre se gonfla à dimension d'océan reconstituant l'*amnios* primordial. Le vent se glissa dans mes oreilles et un flux sonore si calme, si doux, sortit de ma bouche : *oo-oooooo*. Une vague atmosphérique me reprit. J'*inspiralais* jusque dans mes racines mêlées à celles des arbres qui criaient soif. La respiration se fit si profonde qu'elle se porta en terres d'abysses. Je revins à la surface et j'*expiralais* la danse des sons suivants : *sondorovo matae dereye matao, mi perrito canto leye, mi perrito chante l'eau...* Les yeux fermés, à la manière dont les sons se réverbéraient, dont les expressions vibratoires me revenaient, je pouvais voir les entrelacs intimes et extimes des mondes traversés. Les eaux passées et à naître... Le langage se déroulait en cheminant dans le paysage. En y réfléchissant, l'écho que je fis à mon amie l'ammonite ne pouvait, dans un premier temps, que se dérouler dans une poétique asyntaxique, un langage mouillé, un chant primal. Il devait emprunter le versant "non verbal" de mon être, celui qui s'était constitué au sein des terres de l'enfance au rythme de ses premiers accords affectifs avec ses entours. Ce langage ne correspondait pas à un stade de mon évolution. Il demeurerait actif, quel que soit mon âge, pour exprimer certaines dimensions de l'âme-corps qui échappent au langage ordinaire. À la suite de ce chant, vinrent des mots. Leurs manières d'être et de s'agencer avaient quelque chose de singulier. Ils vibraient de manière corporelle, façon rayons de soleil, profondeurs abyssales, ou rafraîchissantes pluies du soir. Ils rythmaient le corps par bonds de vagues, mélodies de rivières, mouvements de nuages. Poésie ! Voilà ce qu'ils étaient. Vivants, ils prenaient naissance dans la langue maternelle, celle des humaines, mais aussi dans la grammaire des vents, des mers et de la terre. En fonction des émotions et pensées à exprimer, l'échopoétique que j'offris à l'ammonite passait tantôt par le chant, tantôt par la prose poétique. Un autre phrasé vint bientôt s'y adjoindre, celui d'une écopoétique philosophique. Car ce qui se tissait

entre l’Ancienne et moi avait bien les allures d’un pacte écoexistantiel pour les temps profonds, présents et à venir. Cette Terre-Mer (Mère) qui avait fait empreinte en moi semblait me demander des contes. À quoi cette relation m’engageait-elle d’un point de vue éthique, au niveau de mon *éthos*, de ma manière de faire empreinte, harmonie soutenable avec les autres êtres ? Ces formulations questionnantes qui avaient la force de cris et de sondes-lucioles me permettaient de m’orienter, de me propulser en d’autres mondes, à même la considération des Peuples de l’eau, à même les milieux humides. Ceux qui, façon larmes, se trouvent au bord des globes oculaires et qui, s’alarmant des blessures faites à Terremer, s’affairent à retisser par voies du sensible ce cordon ombilical qui nous relie à la matrice du vivant. Ceux qui, façon Marais, résurgent dans les villes, petits mondes amniotiques venus soigner terre par médecine so(u)rcière.

Œuvres citées

Bergen, Véronique. *Écume*. Onlit Éditions, 2023.

Carson, Rachel. *La mer autour de nous*. Traduit par Collin Delavaud. Wildproject, 2019.

Haraway, Donna. *Vivre avec le trouble*. Traduit par Vivien García. Les Éditions des mondes à faire, 2020.